

LES ETRENNES DE JOSEPHTE



Le jour naissait. Six heures allaient bientôt sonner chez M. Pierre Latour, cultivateur, demeurant à quatre lieues de Montréal. Mil-huit cent quatre-vingt-treize exhalait son dernier soupir : le jour qui commençait était le 31 décembre, et, en ce moment, il n'y avait dans la maison que Mme Latour, occupée à pré-

parer le déjeuner de son seigneur.

La pièce où elle était servait de cuisine et de salle à manger ; tout était propre et luisant, mais modeste, criant misère, quoique le propriétaire fut réputé riche.

Le poêle sur lequel elle faisait frire une maigre omelette était craqué à plusieurs endroits ; la lampe qui éclairait cet intérieur permettait de lire sur le visage mince et pâle de la ménagère la peine et le souci, la vie rude et laborieuse ; les catalogues qui couvraient le plancher avaient été souvent reprisés et, n'en pouvant plus, s'en allaient en lambeaux. Mme Latour n'avait pas ce qu'il lui fallait pour les remplacer par d'autres, et son époux avaricieux ne lui voulait pas acheter de tapis.

Tout à coup, des bruits de pas dehors, sous lesquels la neige craquait, se rapprochèrent de la maison, et bientôt un homme entra tenant de la main gauche un fallot allumé, qu'il éteignit, et de la main droite il portait une grande chaudière pleine de lait, que *Rougette* et *Caillette* venaient de lui céder de leurs mamelles gonflées.

— Eh ben ! vieille ! dépêche-toé ! I' faut que j' sois à Montréal pour huit heures, et du train qu' tu vas, j's'rai pas rendu à dix !

— C'est-i' d'ma faute ? Fallait te l' ver plus d'bonne heure et allumer l'poêle à temps ; ton déjeuner s'rait paré i' a un' bonne *escousse*.

Elle dit ceci calmement, comme si elle lui débitait un beau compliment. Depuis longtemps, l'avarice de son mari, et, partant de là, son indifférence à tenir sa maison sur le même pied que dans les premières années de son mariage, dans sa hâte d'amasser, avait apporté dans le ménage une froideur qui fit trouver la vie pesante à Josephte, et finalement elle vauait à ses occupations quotidiennes, machinalement, sans goût, sans plaisir. Au début, la vie à deux leur avait sourit. M. Latour avait eu de son père un joli morceau de terre, et avec ce que son épouse apportait en dot, les jeunes gens pouvaient envisager l'avenir avec assez de confiance, car ils étaient travailleurs et courageux. Il fallait être prévoyant en commençant et économiser pour les cas imprévus, et puis, Pierre aurait peut-être des héritiers ?... Quelques années se passèrent ainsi, mais aucun petit ange ne vint compléter leur bonheur. Pierre avait dit un jour, lorsque une bonne occasion se présenta d'acheter un lopin de terre voisin :

— Achetons-le ! Ça s'ra pour nos enfants.

Et son domaine s'augmenta ainsi.

Voyant enfin qu'il n'aurait pas de postérité, il n'en continua pas moins à amasser... pour leurs vieux jours, disait-il, et enfin l'amour des pièces blanches et jaunes le gagnant tout à fait, il devint avare. Et dès lors, le bonheur s'enfuit de ce foyer. Il y avait vingt ans de cela : vingt ans peu gais, et la vie n'offrait plus à Josephte aucun charme.

Pierre prit place à table en disant :

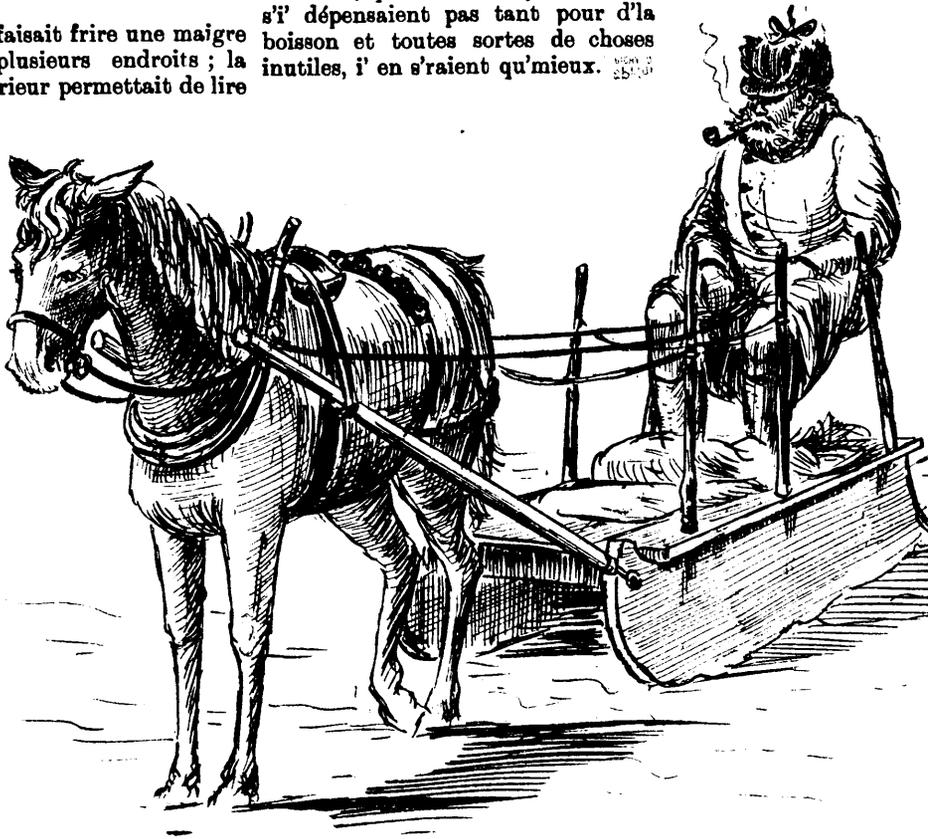
— Fâche toé pas, la mère ! J'dis pas qu'c'est d'ta faute, mé, c'qu'est curieux, c'est qu'lorsque j'veux aller en ville j'su' toujours en r'tard.

Elle verse, dans une assiette jaunie et craquée, l'omelette cuite et se mit à déjeuner.

— Après a'oir fourni mes pratiques, aujourd'hui, j'vais aller voir M'ame Chabot. Ça va y faire son deuxième mois d'loyer qu'a' me doé, et j'l'ai ben avertie l'mois passé, quand j'y ai été pour collecter, que si a' m'payait pas aujourd'hui pour les deux mois, que j'l'a frais saisir et que j'l'a mettrais d'hors.

— Tu d'vrais a'oir honte, Pierre, pour une quinzaine de piastres charger ton âme d'un tel méfait !

— Viens don' pas ! Tu pourrais tout' donner, toé ! Si on pense pas pour nos vieux jours, j'voudrais ben sa'oir qui's qui y pens'ra ? I' faut mettre d'l'argent d'côté pour c'temps-à. Et p'is, les gens d'la ville, quand arrive l'jour de l'an, s'i' dépensaient pas tant pour d'la boisson et toutes sortes de choses inutiles, i' en s'raient qu'mieux.



Il monta dans son traîneau, à la porte du restaurant.—Page 484, col. 3

— Oui ! mé, M'ame Chabot est un'pauvre veuve, et ça lui a pris ben d'l'argent pour payer l'doctor et a'oir des r'mèdes pendant la maladie d'son mari. Elle a dû s'endetter, et d'puis qu'on vieux est mort, a' travaille pour tout acquitter.

— Qu'a' paie son loyer, alors !

— Oyens, Pierre, soi' plus généreux. Si a' t'paie pas c'te fois icitte, accorde lui encore un mois !

— Ah ! ben non ! Tant pis pour elle ! I' m'faut mon argent, moé.

Et, en disant cela, il mordit méchamment dans son pain. Le repas se finit en silence.

* *

En homme pratique, notre cultivateur, en même temps qu'il allait collecter le loyer dû, emportait à Montréal, pour vendre à sa clientèle, toute une *traîne* de dindes, oies, etc., et toute la matinée passa dans cette distribution. Il alla prendre son dîner dans un restaurant à bon marché de la côte Saint-Lambert.

Pendant qu'il mangeait, deux hommes prirent place à la table voisine et, comme ils s'entretenaient à haute voix, notre cultivateur entendait tout ce qu'ils disaient. Le sujet de leur conversation roulait sur le décès d'un vieillard qui, sa vie

durant, avait économisé, épargné, se privant de beaucoup de choses et se donnant bien de la peine afin d'avoir une bonne aisance pour ses vieux jours. Il venait de mourir à soixante ans, continuant toujours la même idée vers le même but. Ses biens, qui lui avaient tant coûté de privations, de misère all'ient passer entre les mains de ses héritiers : des frères, des sœurs, etc., car d'enfants il n'en avait point. Ces jeunes gens, aujourd'hui, se promettaient une existence douce et facile et riaient du vieil avare qui n'avait su jouir de ses richesses.

On comprendra facilement que ces paroles impressionnèrent fortement M. Latour et lui donnèrent beaucoup à penser. Son dîner fini, il monta dans son traîneau à la porte du restaurant et se dirigea lentement vers la rue Mignonne, où demeurait cette pauvre veuve. Il débattit en lui-même longuement quelle ligne de conduite il devrait suivre à l'avenir. La lutte entre l'avarice et de meilleurs senti nents fut rude, mais enfin le Bon l'emporta sur le Mauvais.

En réponse à son coup de sonnette, chez Mme Chabot, une petite fille, — l'unique enfant de la veuve, — vint ouvrir. Elle eut un peu frayeur en voyant le visage aux traits durs de l'avare. Celui-ci sans doute, s'en aperçut.

— Ne crains pas, ma p'tite, lui dit-il en tâchant d'adoucir les aspérités de sa voix. N'aie pas peur, ma belle ! J'te mang'rai pas ! Ta mère est y icitte ?

— Oui, monsieur. Entrez ! Et elle lui offrit une chaise pour s'asseoir. Vous désirez voir maman ? Voulez vous me dire votre nom s'il vous plaît ? Je vais aller lui dire que vous voulez la voir. Elle est occupée en ce moment, mais elle va venir bientôt.

— Laissez faire mon nom, va toujours.

Et l'enfant s'en alla annoncer à sa maman qu'un homme, mis en campagne, aux traits durs et à la voix rude, désirait lui parler. La femme trembla. C'était là le portrait de son propriétaire qui venait certainement chercher le loyer dû pour novembre et décembre. Elle ne pouvait le paver ; que dirait-il ? que ferait-il ? L'huissier, la saisie, cette bête noire

des pauvres gens ; puis... dans la rue... sans gîte, sans le sou ! Où aller ?... Et son enfant bien-aimée en mourrait. Oh ! comme elle souffrit à cette pensée ! L'année nouvelle ne commencerait pas heureusement pour elle. Ne pourrait-elle pas obtenir grâce encore pour un mois ? Qui sait ? Ici là elle ne gagnerait pas assez pour payer

un terme au moins, et pouvoir ainsi demeurer dans la maison en obtenant un autre délai ! Oh ! elle allait lui parler, le supplier ; sûrement son cœur maternel trouverait des accents assez éloquents pour émouvoir le vieil harpagon.

Elle se rendit dans la chambre d'entrée où l'attendait M. Latour.

Chez la couturière, tout était bien propre et à sa place. Le mobilier était humble, mais paraissait bien, et le bonhomme le remarquant, se disait :

— C'est pas ben traître, mé pourtant ça réjouit l'œil. Si c'était comme ça chez nous ? Si Josephte le voulait ! Ah ! oui ! bougre ! faut ben dire aussi en tout' justice qu'c'est ben un peu d'ma faute. Mais tout va changer à c't'heure. Au restaurant, en attendant parler ces deux braves gens, mes yeux s'sont ouverts à la vérité.

Mme Chabot entra et interrompit son soliloque.

— Bonjour, monsieur. Vous êtes venu pour le loyer, n'est-ce pas ? Hélas ! monsieur, je suis couturière commençante et ma clientèle n'est pas forte encore. Je n'ai pu jusqu'ici gagner assez pour vous donner quelque chose aujourd'hui, mais j'espère...

— N'vous faites pas d'peine, M'ame Chose, si vous n'avez pas d'argent, eh ben ! j'vous attendrai.